

Le jour le plus long de Maximilien de Robespierre



SUPERSTOCK/AURIMAGES

Conté sur vingt-quatre heures, le renversement de l'Incorruptible, instigateur de la Terreur, lors de son ultime Convention, nous entraîne dans un Paris révolutionnaire mouvementé, sur un rythme haletant.

Le 27 juillet 1794 ou 9 thermidor an II, jour de la Mûre, est une date comme les autres pour Robespierre. Du moins le croit-il encore à 6 heures du matin. Pourtant, la journée s'annonce rude à la Convention. Saint-Just prépare son discours en se demandant s'il doit sortir de l'ombre de son mentor. D'autant que des bruits courent. Certains voudraient en finir avec celui qu'on qualifie de tyran... Ça y est, vous êtes dans le Paris révolutionnaire ! Les historiens ont compris qu'après tant de bonnes biographies de

l'Incorruptible – dont celle d'Hervé Leuwers en 2014 chez Fayard – il était temps de passer à autre chose, de traiter le sujet autrement, à travers un moment phare. C'est bien la réussite de ce copieux tableau au présent de narration qui fait une utilisation habile de la documentation, avec des citations courtes pour ne pas briser le rythme, et le sens des détails dans ce Paris qui vit l'agonie de la Terreur avec les marchands de journaux criards, les ouvriers qui boivent leur café au lait ou Fouquier-Tinville au Café des Subsistances, dans

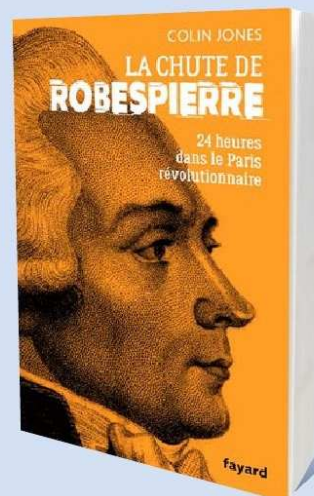
l'île de la Cité. Dans cette façon d'écrire de loin sur un événement observé de près, Colin Jones brosse aussi un portrait de Robespierre, non en pied mais en mouvement, un Robespierre dans son réseau d'amitiés et d'inimitiés, un stratège qui se perd dans sa stratégie tandis que les citoyens font entendre leur intrépide grondement.

L'enchaînement des faits, quelquefois par quarts d'heure, dans différents lieux stratégiques, ne nuit pas à l'analyse : l'historien, professeur à l'université Queen Mary de Londres,

Vindicta Arrêté le 27 juillet 1794, le député sera guillotiné le lendemain. *La Chute de Robespierre*, de Max Adamo, Berlin.

montre combien un récit bien mené est susceptible de donner les clés d'un événement. Il semble que rien n'était vraiment préparé et que le souffle de l'instant précipita les destinées. Et il y a le peuple de Paris, en embuscade. L'opinion publique n'avait pas été décapitée par la Terreur. Au contraire. Les Parisiens étaient las de Robespierre, mais pas de la politique. Ils voulaient préserver les institutions, pas ceux qui les dirigeaient, et ils provoquèrent ce choc dont le mouvement révolutionnaire ne se remit jamais. **LAURENT LEMIRE**

La Chute de Robespierre. 24 heures dans le Paris révolutionnaire, de Colin Jones (Fayard, 630 p., 27 €).



L'éveil des États-Unis face au nazisme



En 1945, sortis vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis accèdent au rang de superpuissance. Pourtant, entre vague populiste et crise économique, rien ne les prédisposait à rompre à nouveau leur tradition isolationniste pour entrer dans le conflit. Dans cette remarquable étude, l'auteur examine l'éveil d'une conscience collective face aux extrémismes, la vigueur

de la mobilisation et la mise sur pied de la machine de guerre qui vaincra les forces de l'Axe. Ce sursaut patriotique permet également de s'interroger sur les fondements de la puissance militaire américaine, de ce complexe « militaro-industriel » qu'Eisenhower, dans les années 1950, n'aura de cesse de promouvoir pour les besoins de la guerre froide. **FARID AMEUR**
L'Amérique en guerre : 1933-1946, de Christophe Prime (Perrin, 624 p., 27 €).

L'exil monarchique français, un cas à part

Cet ouvrage collectif surprenant couvre les XIX^e et XX^e siècles, de Louis XVIII au second comte de Paris, exilés issus de trois dynasties : les Bourbons, les Orléans, les Bonaparte. Certains d'entre eux ont régné avant d'être chassés du pouvoir, d'autres n'ont « régné » qu'en exil. Tous n'ont qu'un espoir : (re)monter sur le trône, car, pour eux, l'exil n'est pas la fin de l'histoire. Nous les voyons vivre au quotidien, soutenus par leurs partisans, parfois englués dans des querelles de

chapelle... Qui est légitime ? Bon gré mal gré, ils s'intègrent à la vie de la France, elle-même confrontée à l'Histoire. Le lecteur comprend comment le royalisme est devenu aujourd'hui anecdotique ; le gaullisme n'y est pas pour rien. L'ensemble se lit avec un intérêt soutenu. **DENIS LEFEBVRE**



L'Exil des monarchies, sous la direction d'Hélène Becquet (Armand Colin, 237 p., 23 €).

La Palatine, princesse sans filtre à Versailles

La correspondance pleine de verve d'Élisabeth-Charlotte de Bavière dévoile une autre facette de la cour de Louis XIV.

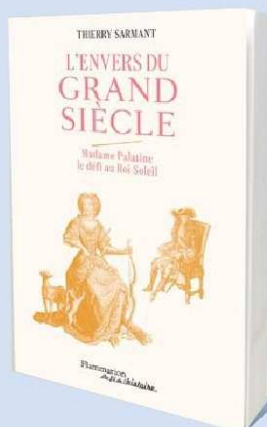
Qui se passionne pour le règne du Roi-Soleil ne peut faire l'impasse sur cette personnalité : Élisabeth-Charlotte de Bavière (1652-1722), princesse palatine, seconde épouse du duc Philippe d'Orléans, est la belle-sœur rebelle de Louis XIV, catapultée dans la famille princière par le jeu des alliances. Son franc-parler ravit le monarque autant qu'il l'indispose, et rien ne semble échapper à son esprit critique qui atteint, surtout à l'écrit, une liberté de ton explosive (à l'image de ses considérations sur l'orientation sexuelle de son mari ou ses insultes à l'égard de M^{me} de Maintenon). Car l'Allemande n'a pas sa plume dans sa poche : c'est par sa colossale correspondance que nous la connaissons aujourd'hui (plusieurs dizaines de milliers de lettres, dont

6000 environ nous sont parvenues), qu'elle adresse durant un demi-siècle à ses intimes et où elle raconte, aux premières loges de ce fastueux théâtre du pouvoir, événements, intrigues et scandales de la cour. Une manne épistolaire d'autant plus précieuse qu'elle laisse voir, en creux, le portrait du roi lui-même. Elle dessine aussi les contours d'un XVII^e siècle flamboyant, puis finissant, où naît en germe le Siècle des lumières. Thierry Sarmant s'est saisi de ce matériau formidable pour construire, par le biais d'un portrait croisé entre « Madame » et Louis XIV, une étude décryptant les codes

courtisans et la mentalité des hautes sphères : la hiérarchie sociale et familiale, la conscience de caste, les mille et un visages de la relation matrimoniale, la vie à Versailles, la place des sciences et des lettres, la géopolitique, les arts de la table, le collectionnisme, le rapport à la religion... L'auteur exploite sa parfaite connaissance du sujet et des sources pour explorer l'époque et tordre le cou aux clichés. Quelques remarques mordantes et judicieuses rappellent que certaines choses n'ont pas beaucoup évolué dans la « culture du pouvoir » et la constellation révérencieuse qui l'entoure, comme dans notre rapport à l'information et à l'image, à l'ère des réseaux sociaux. Ce regard plein d'acuité fait tout le sel de cet ouvrage qui nous instruit en même

temps qu'il nous interroge car, l'auteur aime le rappeler, tout est relatif dans un contexte donné. Nos propres mœurs paraissent-elles plus respectables dans trois siècles ? Rien n'est moins sûr... **MATHILDE SAMBRE**

L'Envers du Grand Siècle, de Thierry Sarmant, membre du comité éditorial d'*Historia* (Flammarion, 350 p., 23,90 €).

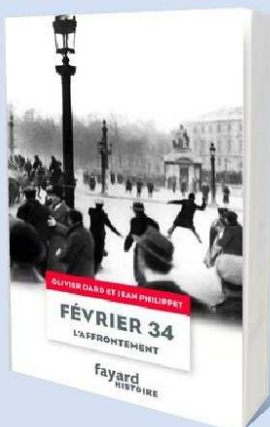


1934: «l'hiver du malaise» décrypté

L'ouvrage détaille avec minutie les mécanismes historiques qui ont conduit à la manifestation sanglante du 6 février.

Février 34... et non pas le 6 février 1934, comme on le lit d'habitude dans les ouvrages consacrés à cette manifestation: les auteurs de cette somme considérable frappent l'imagination du lecteur dès le titre. Ils ne se limitent pas, en effet, à la manifestation du 6 février, mais remontent un peu dans le temps, consacrent de longs développements à Stavisky, «celui par qui le scandale arrive», à la révocation du préfet de police, Jean Chiappe, et s'intéressent aussi aux 7, 9 et 12 février. Bref, ils nous font revivre une bonne partie de l'hiver 1934, «l'hiver du malaise». De même, ils ne se limitent pas à la place

de la Concorde, mais étendent leur champ d'investigation à l'ensemble de Paris, et font quelques incursions en province. Ils nous démontrent que février «ne saurait seulement être entendu comme une flambée ou un coup de colère, mais au contraire, avec juin 36, comme le premier des deux pivots de l'entre-deux-guerres». Rien ne semble leur avoir échappé, leur récit est net, précis et... implacable. Nous comprenons que le 6 février ne résulte pas d'un plan prémédité, que ce n'était pas l'amorce d'un coup d'État fasciste, mais un «moment» de révolte contre la corruption, les scandales, l'instabi-



lité gouvernementale, la République parlementaire, l'impuissance de cette République à gérer les crises, y compris économiques. Bref, une «manif» qui a viré à l'émeute sur la rive droite de la capitale.

Bien sûr, nous vivons heure par heure le 6 février, les organisations sur le pied de guerre, la Concorde sous tension puis sombrant dans le chaos, les tirs à balles réelles, les morts, y compris de simples badauds. Pour les auteurs, la violence des forces de l'ordre était à la fois inutile et mal maîtrisée. Nous sentons l'effervescence monter à l'Hôtel de Ville, nous arpentons les couloirs du Palais-Bourbon avec Daladier, nous recueillons presque les confidences du colonel de La Rocque. Les doutes, hésitations, mais aussi faiblesses des acteurs de ce drame sont parfaitement mis en scène. Les jours d'après ne sont pas oubliés: le retour de Gaston Doumergue aux affaires, le réveil de la gauche... Février 34 restait un parent pauvre de l'historiographie, ce n'est plus le cas aujourd'hui, même si les auteurs reconnaissent que «le 6 février n'a pas révélé tous ses secrets». **D. L.**

Février 34. L'affrontement, d'Olivier Dard et Jean Philipbert (Fayard Histoire, 746 p., 34 €).



FESTIVAL IMAGINALES

Épinal aux frontières de l'au-delà

Autour du thème «Memento mori» (Souviens-toi que tu vas mourir) sont attendus plus de 200 auteurs de fantasy, science-fiction, romans historiques, contes et légendes. Épinal vivra ces quatre jours au gré de débats et d'échanges, de cafés littéraires mais aussi de mappings vidéo (jeux de lumière) qui magnifieront son patrimoine. Vampires, zombies

ou golems sont appelés à la rescousse pour apprivoiser l'angoisse de la mort et en repousser les limites. Alain Damasio, auteur de dystopies politiques, telle *La Horde du contrevent*, sera l'invité d'honneur et Chris Vuklisevic, autrice de romans fantastiques, le coup de cœur de ces Imaginales 2024. Un festival incontournable pour les fans d'un genre littéraire qui n'est pas près de mourir ! **J. C.**

Imaginales 2024, à Épinal (88), du 23 au 26 mai. Rens. : 03 56 32 12 31 et www.imaginales.fr

Odyssée sanglante chez les Romains

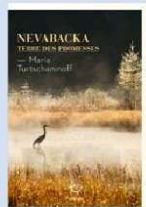


Byzance, 326. L'empereur Constantin envoie son conseiller, sa mère, Helena, et deux pirates à Jérusalem pour enquêter sur une série de meurtres et retrouver les reliques de la Passion du Christ, objets d'une dévotion censée faciliter la christianisation définitive de l'Empire. Pendant le voyage, trahisons

et complots vont bon train. Grâce à un art consommé de la narration, Soulié embarque le lecteur dans une période inexplorée par le polar historique, et l'instruit autant qu'il le divertit. ISABELLE MITY

Les Pirates de Dieu, de François-Henri Soulié (10/18, 450 p., 16,90 €).

Famille et terre sauvage : quatre siècles en Finlande



Depuis plusieurs années, la collection « La Grande Ourse » nous propose de formidables voyages historiques et géographiques : le Grand Nord canadien en 1931 avec *Ravage*, de Ian Manook ; le Finnmark sauvage en 1859 avec *Lame de feu*, d'Ingeborg Arvola ; l'Amérique du Sud des années

1920 avec *La Disparition d'Aristoteles Sarr*, de Pierre Corbucci... *Nevabacka*, de Maria Turtschaninoff, nous entraîne dans la Finlande du XVII^e siècle auprès d'un soldat de la Couronne qui se voit offrir, en récompense de ses services, une terre sauvage, que sa descendance se devra de gérer au mieux. Interrogation écologiste et réalisme magique donnent à ce premier roman une puissance qui emporte le lecteur. GÉRARD DE CORTANZE
Nevabacka, de Maria Turtschaninoff (Paulsen, 416 p., 23 €).

Le fabuleux destin de Lin Hei'er



Années 1870. Lin Hei'er échappe à la terrible famine qui fait plus de treize millions de morts dans le nord de la Chine. Prostituée, acrobate, maître en arts martiaux, elle devient un membre actif du Yihetuan et commande l'unité des femmes soldats des Lanternes rouges durant la révolte des Boxers.

On dit d'elles qu'elles ont des pouvoirs surnaturels et de Lin Hei'er qu'elle est la sainte mère du Lotus jaune. Ce livre crépusculaire raconte son histoire. G. C.

Le Lotus jaune, d'Hélène Jacobé (Éditions Héloïse d'Ormesson, 367 p., 22 €).

Une fresque fleurant bon l'âme slave

Harold Cobert aime les grandes fresques pleines de bruit et de fureur et jeter ses personnages dans les torrents impétueux de la grande Histoire, mais sans jamais oublier les méandres de la psyché humaine. Ainsi nous plongeait-il « dans la tête » de Monique Fourniret dans *La Mésange et l'Ogresse*; dans le cerveau pervers d'une mère briseuse de couple dans *Périandre*; dans les pensées de Georges Duroy, le célèbre héros de Maupassant, assoiffé de politique, dans *Belle-Amie*. *Le Rouge et le Blanc*, titre stendhalien s'il en est, ne déroge pas à la règle.

Les frères Karamazov étaient trois, chacun représentant un versant de la société russe de la fin du XIX^e siècle : Aliocha était l'homme de foi, Ivan l'intellectuel matérialiste et Dimitri l'image de l'âme russe exaltée, déchiré entre le vice et la vertu. Harold Colbert, en lecteur subtil de Fiodor Dostoïevski, reprend la narration en triangle mais glisse un élément féminin, source de rivalité entre deux frères.

Roman-fleuve au souffle puissant

En réalité, tout oppose Alexeï Narychkine et son frère Ivan. Bien que tous deux soient issus de l'aristocratie, le premier est libéral, posé, tourné vers le futur, adepte de la démocratie ; le second, tourmenté, fébrile, attiré par la violence anarchiste et la pensée marxiste. Leur seul point commun, qui ne peut que les diviser : leur amour passionné pour leur sœur de lait, Natalia. Tout est en place pour un drame qui va commencer en 1914, se poursuivre tout au long de la révolution de 1917 et traverser le siècle puisque le livre se clôt sur l'image d'Alexeï se dirigeant doucement vers la porte de Brandebourg, à Berlin, en novembre 1989. Celle-là même que Natalia avait franchie, bravant le danger, pour retrouver sa liberté perdue. Mais désormais Alexeï est seul, « dans cette aube remplie de promesses » du mur qui s'écroule. Alors il écarte les bras en grand « pour enlacer le souvenir de la présence de Natalia et conjurer tout ce que la folie des hommes leur avait volé ». Le dernier chapitre de ce grand livre s'appelle « L'aube des regrets » ; c'est avec une tristesse infinie que nous quittons ce roman-fleuve au souffle puissant. G. C.

Le Rouge et le Blanc, d'Harold Cobert (Les Escales, 527 p., 22 €).





Opéra tragique

Alors que le ténor Caruso se produit à San Francisco en 1906, un mystérieux tableau de Klimt semble semer autour de lui la mort et la désolation... Dans cet album, fiction et réalité s'entremêlent sur fond de séisme mémorable.

En ce beau mois d'avril 1906, San Francisco réserve un véritable triomphe à Enrico Caruso, qui chante au Grand Theatre Central, mais le célèbre ténor italien n'est pas à l'aise. Car, sous l'emprise de la mafia, il a secrètement transporté dans ses bagages un tableau de Klimt – une *Judith* inconnue – qu'il doit remettre à un mystérieux correspondant. Rien ne va se passer comme prévu, du fait, d'abord, d'une femme de chambre trop curieuse et qui, par un étrange hasard, s'appelle également Judith. C'est elle qui, sans le vouloir, fait échouer la transaction louche et se retrouve aussitôt mêlée à la sanglante guerre des gangs que se livrent Italiens et Chinois. Alors qu'elle arrive à sauver et sa vie et le tableau, survient la catastrophe, totale et imprévisible: le fameux tremblement de terre qui met San Fran-

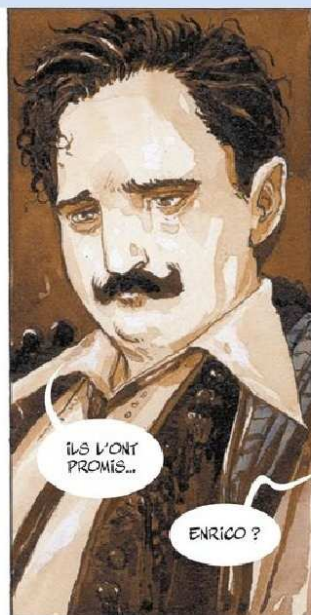
cisco par terre. À croire que le tableau est maudit! Le premier tome du futur diptyque s'achève ainsi sur un champ de ruines, sans que l'on puisse deviner où va nous mener la suite de l'histoire.

Le sujet n'est clairement pas le séisme qui a détruit la ville. San Francisco n'est qu'un décor qui s'effondre au profit de Judith. Femme fatale, l'héroïne biblique semble agir à la fois à travers une œuvre qui la représente et une femme qui porte son nom. Il y a bien trois Judith dans cette histoire, ainsi que l'annonce le titre. Et ce personnage sulfureux, qui s'est démultiplié, sème partout le trouble, la mort et la désolation. D'un point de vue historique, l'album n'en est pas moins fort bien documenté. Le dessinateur, Fabrice Meddour, s'est inspiré des photographies de l'époque pour restituer la ville avant sa destruction,

et le graphisme de l'album est absolument somptueux. Quant au scénario, il met en scène des personnages bien réels, comme Caruso, dont le concert a fini quelques heures à peine avant le désastre, ou le général Funston, qui va s'octroyer les pleins pouvoirs pour sauver la cité. Certes, Caruso n'a jamais transporté de tableau en fraude, et Klimt n'a jamais peint la *Judith* qu'on découvre dans l'album, mais c'est là que commence la fiction. Et quelle idée étonnante de mêler la peinture symbolique viennoise et le bel canto italien sur fond de cataclysme naturel! Un album original et dont on attend la suite avec impatience.

LAURENT VISSIÈRE

San Francisco 1906 (t. 1: « Les trois Judith »), de Damien Marie et Fabrice Meddour (Bamboo Eds, « Grand Angle », 64 p., 15,90 €).



Écoutez «Les Grandes Histoires de l'éco», le nouveau podcast des Echos

Voyagez
dans l'histoire
pour mieux
comprendre
l'économie
d'aujourd'hui.



Découvrez les épisodes sur :

lesechos.fr/podcasts

Et sur toutes les plateformes de podcast



Les Echos

Prenez un temps d'avance